

# L'ATELIER DE PHILOSOPHIE N°53

Vingt septième année – premier semestre 2023-2024



**Debord. *La société du spectacle* (1967).**

*Atelier animé par Jacqueline Crevel et Alain Lambert avec Denise, Dominique, Iren, Martine, Nicolas, Patrice, Sylvain, Z'hor.*

**Séance 1 :** Le texte de Debord est relativement obscur à cause du principe du détournement qui lui fait utiliser des phrases d'auteurs et de philosophes sans guillemets, les insérant dans son propre texte en changeant parfois quelques mots (voir les § 207 et 209). Ainsi, le §4 est une reprise de Marx où le mot « capital » a été remplacé par « spectacle » et le mot « choses » par « images ». Le livre de Debord est une actualisation de la critique de l'économie politique marxienne paru juste un siècle après le premier livre du *Capital* (1867). Le spectacle est un rapport social entre les personnes sur le principe du désir mimétique, défini par René Girard, où l'on ne désire pas l'objet pour lui même mais parce qu'il est désiré par autrui. D'où les effets de mode liés à la publicité et au modèle des idoles ou vedettes.

Attention, le spectacle n'est pas réductible au médiatique, au show, au concert, à la télé, au cinéma ni aux écrans numériques même si tout cela y contribue à l'intérieur d'une vision du monde globale du capitalisme contemporain qui s'est réalisé en spectacle.

La philosophie n'a fait qu'expliquer le monde, en tant que pensée seulement théorique, sans le transformer, du fait de cette séparation. Au contraire de la théologie, avec ses rituels pratiques, ses messes, ses divinités. Le spectacle ne fait que détourner sur terre l'idée de paradis, avec ses rites, ses messes et ses idoles. Un rêve jamais satisfait mais toujours renouvelé, et garant du sommeil social des hommes.

La référence directe à Freud insiste peut être sur le caractère inconscient et subliminal des processus du spectacle. Cette illusion paradisiaque universelle de la société de consommation permet de cacher les divisions entre hommes et classes, sans que ce soit une nécessité du développement technique. Mais bien un choix du capitalisme actuel dans la croissance indéfinie et l'organisation totalitaire du monde, puisque toutes les innovations technologiques permettent maintenant d'inféoder des générations dès leur plus jeune âge ( Voir les analyses de Bernard Stiegler). Le sacré a permis de légitimer l'ordre social, inadmissible autrement. Le spectacle est un pseudo-sacré, une puissance séparée des hommes, les exploitant doublement comme producteurs et consommateurs devant acheter ce qu'ils ont contribué à produire avec les machines, pour un marché toujours plus large. Communauté et sens critique ont disparu tout au long de cette évolution.

Comme le précise Kevin Capelli dans *L'expérience du monde* (2018) le spectacle implique l'absence d'un espace public car les hommes ne communiquent plus directement, mais à travers les écrans pour toutes les dimensions de leur vie quotidienne, sociale, amicale, amoureuse, familiale. Sauf exceptionnellement dans des mouvements de rébellion : Indignés, Nuit Debout, Zadistes, Ronds Points des Gilets Jaunes... Cette séparation a pour origine l'appropriation abusive par le capital des marchandises produites par les ouvriers en échange d'un salaire qui leur permet de renouveler leur force de travail sans les rémunérer totalement. La fascination des ouvriers pour ces marchandises qu'ils oublient avoir produites est appelée par Marx le « fétichisme de la marchandise ». Et de la même façon nous vivons dans un univers technologique qui organise notre mode de vie en oubliant avoir d'autre choix.

**Séance 2 :** La reprise du compte rendu de la séance précédente remet en place les concepts que nous commençons à mieux maîtriser et des illustrations de l'idée de fétichisme de la marchandise et de spectacle sont évoquées : celle, par exemple, de la première exposition universelle au Crystal Palace à Londres en 1851 dont l'architecture évoque une cathédrale et où les technologies et les marchandises sont sacrées, tout comme Mondeville 2 aujourd'hui, pour l'ensemble des classes et des pays, à l'aube de la quatrième révolution industrielle, celle de l'IA.

Assez rapidement, nous nous interrogeons sur les traits de la société du spectacle et leurs liens intrinsèques avec la société de consommation. Debord évoquant l'inscription de cette société dans un processus de domination, nous ne pouvons nous empêcher de rapprocher ses analyses de celles de Norbert Elias dans *La Civilisation des Moeurs*. Celui-ci, en effet, forge le concept de curialisation pour désigner le processus par lequel la monarchie au 17ème siècle a contraint les seigneurs de l'époque à renoncer à leurs libertés et se soumettre au roi de France, transformant leurs vies de guerriers en vies de courtisans, en leur imposant ce qu'Elias appelle une forme de domestication, dont la politesse de cour n'est que la face la plus visible.

Reprenant d'ailleurs les analyses du désir comme expérience de la privation élaborées par Schopenhauer, Debord met à nu les mécanismes propres au type de domination mis en œuvre dans la société du spectacle. D'un côté, celle-ci s'enracine dans l'insatiabilité du désir, de l'autre, elle engendre un appareil administratif de plus en plus pesant. Jouant sur les mécanismes de la privation et de la souffrance ainsi induite, la société contemporaine accentue démesurément la dépendance de chacun vis à vis des biens de consommation. Et, l'automation diminuant les besoins en main d'œuvre, sont inventés de nouveaux emplois, sous la forme d'une administration de plus en plus lourde, qui permettent au travailleur de vendre quand même sa force de travail et donc de continuer à consommer.

Examinant de plus près le fétichisme de la marchandise inhérent à la société du spectacle, Debord, en termes marxistes orthodoxes, établit le lien entre fétichisme de la marchandise et économie autonome, c'est à dire indépendante des besoins profonds des hommes. C'est du renversement du rapport entre valeur d'usage et valeur d'échange que naît le fétichisme de la marchandise. En effet, si, traditionnellement, on aurait tendance à considérer que la valeur d'un bien est déterminée par le besoin réel que l'on en a, donc, par la valeur d'usage, l'économie autonome, au contraire, enracine la valeur d'usage dans la valeur d'échange ; en d'autres termes, la production n'est pas déterminée par les besoins réels des hommes, c'est elle qui détermine ces besoins, c'est à dire qui élabore des produits dont elle va créer ensuite le besoin chez les consommateurs. Ainsi peut-on songer au smartphone, certes utile, mais dont le besoin a été engendré par le produit, et non l'inverse (c'est ce que dans les milieux du marketing on reconnaît comme le génie d'Apple : avoir créé le besoin du produit alors que l'on avait coutume de créer le produit pour répondre au besoin. Voir aussi le livre du neveu de Freud, Edward Bernays : *Propaganda, comment manipuler l'opinion en démocratie* ). Dissociée des besoins, l'économie capitaliste dont il est question domine la société qui, alors, dépend intégralement d'elle, et non l'inverse. Pseudo-désir/pseudo-sacré/pseudo-monde pour reprendre les formules de Debord.

Le diagnostic de Debord n'est pas réellement contesté mais fait émerger la question des alternatives à ce mode d'existence qui est le nôtre et nous nous interrogeons sur les modalités qui permettraient au je de l'individu lucide d'émerger du ça de l'inconscient consommateur. Si le concept de vie quotidienne, forgé par Henri Lefebvre, est éclairant, il se heurte cependant aux désillusions de l'histoire contemporaine.

**Séance 3 :** En privilégiant la valeur d'échange à la valeur d'usage, le capitalisme a franchi une étape en finalisant l'autonomie de l'économie par rapport au politique pendant le XXe siècle. Spectaculaire concentré dans les sociétés bureaucratiques staliniennes, diffus dans les sociétés du modèle occidental de grande consommation, puis intégré et total quand la globalisation commence à niveler les différences, comme Debord le précise en 1988 dans les *Commentaires de la société du spectacle*.

Le capitalisme, né des villes a assujéti les campagnes héritées de l'ancien régime, puis les a urbanisées en transformant l'espace en zones péri-urbaines ou péri-rurales sans vie populaire, y compris dans les zones piétonnes commerciales de centre ville où chacun se replie sur son portable. Dès 1971, dans l'article *La planète malade*, il avait prévu cette folie capitaliste de destruction de notre planète et la récupération bureaucratique de l'écologie spectaculaire et illusoire sans résultats réels.

Tout comme la récupération de la culture par le spectaculaire limite l'art aux musées ou à la marchandise littéraire, musicale, cinématographique, pseudo-artistique.. pour mieux légitimer la société de consommation illimitée. Pour les lettristes pré-situationnistes il fallait dépasser l'art traditionnel en faisant de la vie quotidienne une succession de situations créatives, de la fête entre amis aux multiples dérives psychogéographiques autour de soi. Et la culture devait rester du côté de la critique sociale, en détournant, plagiant, s'appropriant le théorique pour participer à l'action pratique. Selon Debord, si les travailleurs deviennent adultes, créatifs et reprennent le pouvoir dans l'horizon du communisme des conseils (Korsch, Mattick, Pannekoek...), un autre monde est encore possible.

Cependant le capitalisme contemporain n'est plus le capitalisme sauvage du début ni le capitalisme d'Adam Smith compatible avec la démocratie et les luttes ouvrières. Il possède maintenant lui-même une forme exponentielle de récupération, de plagiat et de détournement pour son propre compte, devenant ainsi de plus en plus autonome par rapport au politique, et continuant de tout privatiser sans faire réagir la multitude des consommateurs enfermés dans leur pseudo-monde. Et pour certains d'entre nous, il est trop tard. D'autant que la plupart des révoltes, évoquées en première séance, et des révolutions, pleines d'espoir au début, ont mal tourné, à cause des volontés de pouvoir et de récupération toujours à l'affût,

Nous en revenons à Rousseau et à sa réflexion juridique sur la démocratie, dont nous avons hérité, et sur les sociétés complexes difficilement compatibles avec la démocratie directe défendue dans le *Contrat social*, il propose dans ses *Considérations sur la constitution de Pologne* de 1771, que l'élection des députés ne puisse durer longtemps ni être renouvelée, ceux-ci n'étant élus que pour suivre les « instructions » des électeurs auxquels ils doivent rendre compte après chaque session législative : *Un des plus grands inconvénients des grands États (...) est que la puissance législative ne peut s'y montrer elle-même, et ne peut agir que par députation. Cela a son mal et son bien, mais le mal l'emporte.[...] Je vois deux moyens de prévenir ce mal terrible de la corruption, qui de l'organe de la liberté fait l'instrument de la servitude... Le premier est, comme je l'ai déjà dit, la fréquence des Diètes qui, changeant souvent les représentants, rend leur séduction plus coûteuse et plus difficile (...) Le second moyen est d'assujettir les représentants à suivre exactement leurs instructions et à rendre un compte sévère à leurs constituants de leur conduite à la Diète.* Une piste pour la démocratie participative (Conseils citoyens ou de quartier...) qui nous a permis de donner des perspectives pratiques.

Quoique difficiles, les textes de Debord, éclairés en partie par ceux de Capelli dans *L'expérience du Monde*, ont gagné en clarté dans notre atelier et suscité de réels échanges.

## Spiritualité :-apports de philosophes contemporains.

*Ont participé à cet atelier : Liliane, Maud, Yvette, Jacky, Yves, Christine, Michel, Françoise, Sylvie, Paul, Claude.*

*Atelier animé par Anne-Marie Sibireff et Erik Laloy.*

### I Sources de la spiritualité contemporaine : spiritualité et religion

D'emblée, les deux animateurs soulignent leur dissymétrie : Erik, qui a proposé le thème ensuite choisi par l'assemblée en octobre, est familier de la question, notamment après la lecture, il y a plusieurs années, de Pierre Hadot et de ses *exercices spirituels rationnels* ; il est plus à l'aise chez Bergson que chez Descartes. Pour Anne-Marie, c'est l'inverse, la question du sens ne passait pas pour elle par le spirituel, qu'elle n'a envisagé que tardivement et non sans méfiance.

Notre point d'appui est aujourd'hui le livre de Lionel Obadia « *Spiritualité* » (2023), où il tente, en sociologue, de cerner l'évolution et les contours – mouvants – du terme et des pratiques qui s'en revendiquent.

Au préalable est soulignée la relation étroite dans plusieurs langues (hébreu, latin, français...) du terme *spirituel* avec le souffle, la respiration, c'est à dire, en fin de compte, avec la vie elle-même.

Est posée également la question : les hommes ont-ils *inventé* le spirituel, ou bien n'ont-ils fait que le *découvrir*, puisqu'il est latent en chacun de nous ? Dit autrement : de même que chacun à la capacité de langage, qui s'actualise en différentes langues, le spirituel n'est-il pas ce qui rend possible les différentes spiritualités ? Si, pour le moment, nous ne pouvons répondre à ces questions, nous les gardons en tête pour une étape ultérieure de l'atelier.

Aujourd'hui, nous suivons Obadia dans la recherche de trois sources de la spiritualité contemporaine : religieuses, philosophiques, d'Extrême-Orient.

Les **sources religieuses** en Occident sont chrétiennes, notamment catholiques et orthodoxes (à creuser, ainsi que le protestantisme). Parmi toutes les spiritualités énoncées, celle issue de St François d'Assise (1182-1226) retient particulièrement notre attention : St François voit dans toute créature, toute chose (« *mon frère le soleil* », « *ma sœur la mort* »...) un reflet de Dieu, nous incitant à développer une relation respectueuse et fraternelle avec la Création / l'Univers, ce qui nous semble anticiper certaines formes de la spiritualité contemporaine. Mais si la spiritualité est une forme particulière de rapport au sacré, celui-ci reste à définir. Et les conceptions au sein du groupe semblent incompatibles : pour certains, le sacré – le contraire du profane – ne se rencontre qu'au sein de la religion et est nécessairement relié au divin. Pour d'autres, son acception est plus large et rejoint le transcendant sous toutes ses formes, y compris, voire surtout, non-religieuses.

Les **sources philosophiques** du spirituel nous orientent vers deux directions.

– L'une, intellectuelle, cognitive, rationnelle, nous vient de Descartes, pour qui l'examen de ce que je suis – « *une chose qui pense* » – permet de parvenir, au terme d'une déduction qui se veut rigoureuse, à la preuve ontologique de l'existence de Dieu, garant des vérités, notamment mathématiques.

– L'autre a une dimension subjective, émotionnelle. Bergson illustre cette deuxième voie philosophique : « *L'énergie spirituelle* » (titre de son livre de 1919), est ce principe vitaliste qui se fraie difficilement un chemin à travers la matière et parvient ( *L'évolution* est « *créatrice* », livre de 1907) à culminer dans l'esprit humain. Et la joie est le signe que la vie a réussi, s'est amplifiée, dilatée : joie du chef d'entreprise qui, par delà le profit, se réjouit du « plus de vie » qu'il apporte au monde, joie de la mère devant son enfant, de l'artiste devant son œuvre, joie de « *la création de soi par soi* », du dépassement dans tout effort pour réaliser ce dont on ne se croyait pas capable, physiquement ou intellectuellement.

**L'Orient** apparaît comme la troisième source de la spiritualité contemporaine. Face au matérialisme/productivisme/consumérisme occidental, cet Orient –fantasmé, mythifié ?– est crédité du *supplément d'âme* cher à Bergson. C'est ainsi que bouddhisme, taoïsme, chamanisme, qui ne sont pas des religions, ont été et sont des *pourvoyeurs de spiritualité*, parfois au prix d'un dévoiement (Katmandou, destination spirituelle pour certains, plus chimique que métaphysique pour d'autres). Alors que la spiritualité chrétienne (Ste Thérèse d'Avila, St Ignace de Loyola...) visait au dialogue avec le divin, avec l'appel à l'Orient, elle vise la fusion avec le Cosmos.

A l'examen des sources succède la recherche (laborieuse) d'une **définition** de la spiritualité. Sans surprise, elle prend deux directions possibles.

– L'une, à travers la présence de la foi, garde la trace de son origine confessionnelle, mais sans les formes d'organisation d'une religion.

– L'autre *promet un sacré subjectif, intime, individualiste, non normatif, hors religion.*

Les deux propositions se rejoignent dans l'idée que la spiritualité, *motivée par une quête d'accomplissement*, est *quête de sens*, connexion au monde et aux autres, *transcendance du Soi* (le terme est-il emprunté à Jung ?), *sentiment de paix intérieure et de bien-être.*

Ainsi, même si l'arrière-plan religieux n'est pas absent, la spiritualité moderne revêt *un sens presque exclusivement séculier ou laïc. Le divorce entre spiritualité et religion est consommé.*

### II Pierre Hadot : exercices spirituels rationnels et sagesse

A cette séance tous les présents sont intervenus, ce qui pour les animateurs a été un signe plus que positif.

Pierre Hadot (1922-2010), après des années comme chercheur au CNRS puis à l'École pratique des hautes études, a été élu sur une initiative de Michel Foucault professeur au Collège de France (de 1981 à 1991). Spécialiste de la philosophie antique, il a renouvelé la façon d'envisager la philosophie : comme pratique et non comme théorie, comme manière de vivre et non comme construction de systèmes théoriques, avec l'accent sur ce qu'il a nommé des exercices spirituels philosophiques.

C'est par un échange sur cette perspective envisagée globalement que nous avons commencé. Il en est ressorti que Hadot ne la limite pas à des exercices rationnels, y incluant des exercices de la volonté, de l'imagination, l'élargissant aux divers pans du psychisme de l'être humain.

Si leur but est de permettre à l'être humain de se transformer, les questions se posent

a) de savoir si tous ces exercices relèvent de la philosophie,

b) de préciser les différences de la philosophie ainsi comprise avec d'autres pratiques comme celles instituées par la psychanalyse, la sophrologie...

c) de se demander si la raison est toute puissante sur les passions de l'individu ? Si sa puissance n'est pas plus que problématique en ce qui concerne les passions à l'oeuvre dans le monde ? Si la philosophie n'a pas pour premier but d'apprendre à penser ?

Si le groupe est sensible à l'intérêt de l'approche proposée par Pierre Hadot, par ces questions il manifeste l'avoir perçue avec un regard critique philosophique !

L'examen de quelques exercices spirituels philosophiques proposés par Pierre Hadot confirme cette réception intéressée et critique.

La lecture comme exercice spirituel, avec ce qu'elle implique de temps, de rumination, d'attention est reçue comme fondamentale à l'époque des médias.

L'examen de conscience rétabli dans ses deux volets d'avant le christianisme (pas seulement critique mais aussi laudatif, chaque jour) mérite d'être pratiqué.

Le regard d'en haut peut aider certes à relativiser ce que l'individu vit, mais pas à pouvoir "regarder la guerre comme ridicule".

D'une façon plus générale, la question est posée : si les exercices spirituels rationnels peuvent permettre à l'individu de se transformer, ne sont-ils pas inopérants par rapport à la dimension collective de l'existence humaine ?

Les exercices du corps, dont ceux de la respiration proposés par le yoga, la sophrologie... ne sont-ils pas aussi, voire plus opérants que les exercices rationnels pour l'accès à la sérénité ?

La conception nietzschéenne de la spiritualisation des passions par l'esprit, avec l'exemple de la sensualité devenant par cette opération l'amour frappe par sa force.

La pensée de l'éternel retour comme exercice spirituel conduisant à ne vouloir que des actions parfaites donne un sens transformateur de l'individu à cette notion envisagée trop souvent comme une hypothèse métaphysique.

### III André Comte-Sponville : Spiritualité et expérience

Un coup d'oeil rétrospectif sur les références de la séance de décembre nous permet d'apprécier la richesse des sources stoïciennes et épicuriennes explorées par P. Hadot, tout en déplorant l'absence de Plotin. Pour combler ce manque : P. Hadot, *Plotin ou la simplicité du regard* (1997, Folio).

Cette troisième et dernière séance est consacrée à A. Comte-Sponville, notre contemporain, à son expérience et à ses analyses d'une « spiritualité sans Dieu », sous-titre de son livre *L'esprit de l'athéisme* (2006). Erik nous résume la biographie de l'auteur, que l'on trouvera, très détaillée, sur Wikipédia. Nous retiendrons une éducation catholique, un besoin angoissé de sens qui l'oriente vers des études de philosophie, un engagement de quelques années au PCF. A partir de 1978 et de l'invasion de l'Afghanistan par l'URSS, - foin de la vie éternelle, foin des lendemains qui chantent – il se tourne vers le champ éthique, lui qui eut pour maître Marcel Conche, dont il devint le disciple et l'ami. Deux de ses premiers ouvrages connaissent un grand succès. Il quitte l'enseignement et se consacre à l'écriture et aux conférences. Le philosophe est diversement apprécié.

Le premier extrait permet d'emblée de distinguer le registre de la spiritualité de celui de la foi ou de la religion, sans toutefois qu'ils s'excluent nécessairement. « *Etre athée, ce n'est pas nier l'existence de l'absolu, c'est nier que l'absolu soit Dieu* », au sens d'un être personnel et transcendant. Nous autres humains sommes un peu des Janus, ce dieu à double face : *finis, éphémères, relatifs*, mais *ouverts sur l'infini, l'éternité, l'absolu*. « *Cette ouverture, c'est l'esprit même* ». Puis l'auteur nous embarque dans l'expérience de l'*immanence* (à la fois immanence et immensité) : la prise de conscience du Tout, de l'Univers, qui nous enveloppe et nous porte. Or chacun peut en faire l'expérience, somme toute familière. Le silence et la nuit lui sont propices, ainsi qu'un lieu non urbain, puisque l'obscurité nous ouvre à la lumière du ciel, alors que le soleil ou le jour nous empêchent de voir au loin. Même à l'oeil nu, nous accédons à des mondes si lointains que nous avons le vertige, surtout lorsque l'auteur convertit les années-lumière en kilomètres : Sirius : milliers de milliards, Andromède : milliards de milliards... et cela nous ramène aussi en arrière dans le temps (Hubert Reeves : « *Regarder loin, c'est regarder tôt* »). Le texte d'ACS fait écho à celui de B. Pascal sur les deux infinis (Pensées, Laf 199 / Br 72) : « *Qu'est-ce qu'un homme dans l'infini ?* » et à la conclusion de la Critique de la Raison Pratique de Kant : *le ciel étoilé au-dessus de moi* comme source d'une *admiration sans cesse croissante à mesure que la réflexion s'y attache* (conjointement avec *la loi morale en moi*). Il est vrai qu'avec ACS, nous ne sommes pas dans la même Stimmung /tonalité. Pour lui, mon importance n'est pas *anéantie* par ce spectacle, mais au contraire, entraînée par lui vers l'infini. La tonalité nous semble plutôt être celle de Spinoza, largement cité dans la suite : *Deus sive natura*, Dieu, autrement dit la Nature. Mais ici, il est question d'une expérience personnelle. Celle-ci commence par le consentement à (la décision de ?) quitter nos préoccupations quotidiennes (regarder le ciel : c'est POUR cela, disait Aristote, que l'homme se tient debout sur deux pieds, contrairement aux plantes et aux animaux, préoccupés avant tout de se nourrir). Elle se poursuit pour peu que nous lui accordions la durée : plus on s'habitue à l'obscurité, plus on distingue d'étoiles et plus on est aspiré vers l'infini. *Le monde est notre lieu, le ciel, notre horizon*. (une ligne qui en réalité n'existe que dans notre perception et

recule lorsque nous avançons, souligne l'un d'entre nous).

Suit le récit de cette promenade en forêt, dans le nord de la France, où l'auteur, alors jeune, a vécu inopinément *un bonheur qui semblait infini, une paix qui semblait éternelle*. Ce récit suscite dans notre groupe des témoignages d'expériences semblables, pudiquement évoquées (mais qui montrent une confiance mutuelle certaine et donnent à cet atelier une dimension émotionnelle forte) : une nuit au Sahara, des chants de moines dans une église, une sonate de Brahms... nous n'en saurons pas plus, mais c'est assez pour comprendre que ces expériences ont été *magiques*, véritablement *transformantes* (« *Tu t'en fous de mourir puisque tu as vécu cela* »). La sensation de *toute-puissance* et de lien à la nature et aux autres humains enrichit même le texte d'ACS. Ce qu'il y a de commun entre ces expériences, celles d'ACS, celles de quelques personnes du groupe, c'est *la simplicité de l'instant et l'allégresse*. « *Acceptation, mais joyeuse, quiétude, mais tonique* ». Spinoza est bien là : « *Nous sentons et nous expérimentons que nous sommes éternels* » (*Ethique, V, 23*). Dans ces moments où plus rien ne manque, on peut parler de *plénitude*, de *béatitude*.

Ce passage suscite des commentaires et une objection.

- Comment se fait-il que la dimension de *l'amour* (pour une personne, non des hommes en général, comme dans le message du Christ) et l'émerveillement qu'il provoque, ne soit pas évoqué ?
- Ne faudrait-il pas ajouter la dimension de *l'agir* ? Plénitude ressentie dans l'exécution d'une tâche à laquelle nous nous donnons totalement et qui a sa fin en elle-même. Car on peut travailler comme on danse (pour danser).
- Ces instants de quasi extase ne suppriment-ils pas *illusoirement* le scandale du malheur ? En considérant nos vies... et l'Histoire, ne faut-il pas oser dire : « il y a des choses qui ne seront jamais justifiées » ? Cela induit un certain scepticisme, non sur la sincérité, mais sur le bien-fondé de cette béatitude. Nous retombons toutefois d'accord sur l'idée que, si ces expériences suscitent en nous *un inépuisable courage*, alors, elles nous donnent la force d'affronter le tragique de l'existence.